

**EUGENE-MELCHIOR DE VOGUE
ET LA COTE D'AZUR**

Par Roger KLOTZ

Eugène-Melchior de Vogue effectue son premier voyage à Florence, au début de 1870, après la vente du château familial de Gourdan, situé près d'Annonay. Par une notice biographique publiée par Léon Le Meur, on sait qu'il partait "horriblement triste d'une part, ivre de liberté d'autre part, partant pour l'inconnu et pour la conquête de la gloire littéraire".

Par la correspondance, sans doute adressée à Henri de Pontmartin, Léon Le Meur a pu retracer les étapes de ce voyage qui conduit Vogue à Florence en passant par Marseille et Nice. Sans doute la région a-t-elle attiré l'écrivain puisqu'il situe son roman, *Jean d'Agrève*, sur la côte varoise. Vogue avait également séjourné à Port-Cros et à Porquerolles. On sait enfin, par une lettre adressée à Armand de Pontmartin, qu'en avril 1879 il a séjourné à Cap Martin, près de Menton.

Cet intellectuel, né à Nice d'une famille ardéchoise (1), deviendra par la suite diplomate, occupera un poste à l'ambassade de France en Russie, épousera une demoiselle d'Honneur de l'Impératrice et assurera le rayonnement du roman russe en France (2). Il est donc intéressant d'étudier l'image de la Côte d'Azur qu'il nous donne en marge de ses principaux centres d'intérêt.

Ce qui enchante d'abord Vogue, c'est le soleil et tout ce qui en découle aux abords de la Méditerranée; de Marseille, où il semble passer à la fin février de 1870, il retient surtout le soleil et "les tièdes effluves printanières". Aux odeurs s'ajoutent les couleurs; Vogue va de Marseille à Nice "par un chaud et clair soleil qui dégageait les arômes des amandiers en fleurs et des pins parasols et blanchissait la mer comme une barre d'acier à l'horizon du petit golfe de la Ciotat, d'OUioules, de Bandol"; charmé par des odeurs qui semblent annoncer un printemps précoce, Vogue est également frappé, on le voit, par la dureté de la lumière qui fait de l'horizon "une barre d'acier"; il apparaît que Vogue ressent déjà ici tout ce qu'une trop grande lumière peut avoir de tragique.

Les villes de la Côte ne répondent pas toujours aux aspirations de Vogue. Nice le déçoit; dans la lettre que publie Léon Le Meur, il dit :

"C'est beau, mais par trop cosmopolite et banal; on sent que cette mer, ce soleil, ces lauriers-roses, comparaitront sur la note d'hôtel et sont faits pour cela; c'est dur à avouer, mais je n'aimerais pas habiter Nice..."

Il trouve à Monaco un certain exotisme que Léon Le Meur nuance pourtant :

"La poésie de cette ville "arabe" n'est pas la seule à le retenir; il y fait connaissance avec la roulette et au bout de trois jours il a récupéré ses premiers frais de route."

Dans *Jean d'Agrève* enfin, Vogue présente Cannes comme un lieu de mondanités auquel le héros préfère l'existence un peu "retirée" que l'on mène à Hyères.

C'est également la solitude qui l'attire à Cap Martin. Dans une lettre adressée à Armand de Pontmartin le 6 avril 1879, il décrit la "*Villa Borgho*" où il réside :

"Nous sommes ici dans un ermitage, mais un ermitage de sybarites. Figurez-vous une maison adossée aux forêts de Cap Martin, les pieds dans la mer, toute déserte; en face, Menton, et à l'extrême horizon Bordighiera; à gauche, tout le cirque des montagnes qui dominent cette côte; à droite, la pleine mer. Et sur tout cela un soleil-roi, un millionnaire de soleil, qui paraîtra peut-être chose toute naturelle à vos yeux méridionaux, mais qui grise nos yeux pétersbourgeois."

On voit certes apparaître, chez le diplomate en fonction en Russie, un attrait tout naturel pour le soleil azuréen; mais ce qui est plus important encore, c'est la situation d'une maison "adossée" à la forêt, "les pieds dans la mer, toute déserte", dans un lieu qui semble symboliser "les Alpes-Maritimes".

On comprend donc l'attrait que le héros de Jean d'Agrève porte aux Iles du Levant et plus particulièrement à l'île de Port-Cros :

"Aucun de mes camarades n'y avait atterri; personne ne m'avait dit combien elle est belle. Je la découvre, je l'explore, cette Corse miniature, montagnaise et boisée."

Ce qui attire ici le narrateur; c'est tout autant la solitude que l'aspect un peu sauvage du paysage méditerranéen que constitue cette "Corse en miniature"; ce qu'il recherche, c'est bien le dépaysement.

Le premier attrait du lieu est dans sa position géographique :

"Au nord et à l'ouest, le cercle de mer est brisé par des terres d'une infinie variété de lignes et de couleurs. De la pointe de Saint-Tropez aux cimes rocheuses qui surplombent Toulon, la côte du littoral développe ses plans de forêts bleuies, étages jusqu'aux montagnes des Maures. De ce côté, les terres et les eaux où tombe le soleil font une succession de barres tantôt lumineuses, tantôt sombres : l'arête de Bagaud d'abord; puis la silhouette élégante de Porquerolles, avec ses bizarres grand' gardes, les îlots des Mèdes, écrans de granit qui interceptent ou laissent filtrer entre leurs déchirures les obliques; enfin Saint-Mandrier et la rade de Toulon fermant l'horizon du couchant. Au sud, à l'est, à mer libre se perd sous le ciel d'Afrique et le ciel d'Italie."

L'originalité de la description provient de ce que l'ensemble du paysage est présenté du point culminant de Port-Cros; l'île apparaît en quelque sorte comme un point central, borné au nord et à l'ouest par la pointe de Saint-Tropez et la rade de Toulon, ouvert au sud et à l'est vers l'Afrique et l'Italie. La lumière du couchant souligne les couleurs, et plus particulièrement le bleu et le blanc qui apparaissent ainsi comme les couleurs de la mer. L'île Port-Cros semble ainsi être un élément de l'univers méditerranéen qui se situe hors du monde.

Quelques notations sur l'histoire font ressortir d'autres caractères :

"Au moyen-âge, des moines sortis des îles de Lérins colonisèrent la thébaïde où le vent avait poussé leurs barques. La communauté dut être nombreuse, active : d'anciennes ruines attestent sur plusieurs emplacements l'existence de monastères et d'exploitations agricoles. Les Barbaresques envahirent la retraite des cénobites; chassés des Iles d'Or sous François 1er. ces Maures réparèrent à maintes reprises, et jusqu'à une époque très récente, dans le poste avancé d'où ils gagnaient les montagnes du continent qui portent leur nom. Pour les tenir en respect, nos rois firent construire des ouvrages de défense, belles cuirasses de pierres inutiles et vides aujourd'hui. Le Vieux-Château domine la rade; un donjon à la Vauban, l'Estissac, met plus haut sa tache de lumière blanche dans le vert des forêts; d'autres batteries couronnent les promontoires. Tous ces forts sont déclassés. La giroflée pourpre veille seule aux meurtrières, les goélands tournoient en gémissant dans le chemin de ronde, le mistral attaque furieusement les ponts-levis, s'engouffre dans les tours sonores..."

Après avoir précisé que Bonaparte y installa "une colonie pour ses vieux soldats" qui quittèrent l'île on ne sait pour quel motif, Vogue ajoute :

"Elle passa de mains en mains : ses propriétaires, rebutés par l'éloignement et par les difficultés d'exploitation, la laissèrent retomber dans l'abandon où je l'ai trouvée."

L'histoire permet donc de faire apparaître deux éléments importants du paysage : d'abord cet état d'*abandon* dans lequel le narrateur a trouvé l'île; ensuite ce caractère sauvage qui apparaît à travers sa description. Ce sont vraisemblablement ces deux aspects des Iles d'Or qui ont attiré le narrateur en ce lieu. Cet attrait pour une nature sauvage et abandonnée justifie un peu cette idée de fuite du monde que nous avons déjà rencontrée dans la manière dont Vogue présentait les grandes villes de la Côte. Il semble que Jean d'Agrève ait trouvé à Port-Cros ce que Pierre Loti recherche à travers le monde.

Le narrateur est enfin attiré par le caractère authentique d'un paysage que le tourisme n'a pas dénaturé :

"Je ne retrouve pas à Port-Cros l'Afrique de parade et de serre chaude créée par les jardiniers de la Corniche sur quelques points de notre littoral : on sent pourtant l'Afrique plus proche, dans ces vallées où l'oranger, le palmier, le chêne-liège, le laurier-rosé ne survivent que par quelques représentants, témoins des anciennes cultures abandonnées. Les palets épineux du figuier de Barbarie et les glaives de l'aloès font sentinelle autour des vergers, autour des vieux forts, dont les glacis disparaissent sous un manteau de sorcie que le peuple appelle patte de sorcière, et qui jette sur les murailles une si riche tenture de vert glauque et de fleurs vermeilles.

L'opulence de ce paradis terrestre, la douceur constante de la température, maintenue par l'haleine égale de la mer, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière défient toute comparaison."

Le caractère africain de la végétation, qui semble s'opposer à l'aspect artificiel des paysages de la Corniche, donne bien à l'île cet aspect authentiquement méditerranéen que soulignent "la douceur constante de la température, ...la splendeur de la lumière." Cet attrait du narrateur pour ce paysage témoigne peut-être d'une recherche de Tailleurs qui correspond à un besoin de fuir le monde; le héros peut écrire à sa bien-aimée :

"Mes obligations m'ont retenu quelques jours à Toulon; le temps de m'assurer que je n'ai pas repris goût, moi non plus, à la société de mes semblables."

Le caractère authentiquement, sauvagement, méditerranéen du lieu semble appeler la comparaison avec la Grèce; cela ressort d'abord de certaines notations du paysage:

"Comme lui, j'ai été saisi, en mettant le pied à Port-Cros, par ce caractère de bois sacré qui attend les dieux."

On trouve un peu dans cette notation ce caractère grandiose que le professeur Barthélemy Taladoire attribuait justement au paysage grec.

La comparaison avec la Grèce se poursuit dans la manière dont sont décrits les habitants de l'île :

"Tu reconnaîtrais chez chacun d'eux une créature d'Homère, du véritable Homère, et non de celui que la conversation classique a grimé dans nos collèges: un type tantôt grave et tantôt bouffon, mais de cette bouffonnerie propre aux héros de L'Odyssée, quand ils se divertissent. Ne la confonds pas avec la galéjade provençale et leur langage est tout naturellement celui des discoureurs de L'Odyssée."

On comprend donc qu'un tel paysage ait parfois pu servir de support à l'angoisse des héros:

"Une dernière fois, elle est venue; nous avons refait toutes les stations aimées, revu tous les nids où chantent nos baisers du printemps enfui. La flamme de ces midis de juin brûlait nos rochers, embrasait les essences résineuses des forêts; les aromates torrides encensaient de leurs parfums ses pieds qui s'attardaient aux chers sentiers, la mer réverbérait du feu dans les yeux avides d'emprisonner chaque image; aux détentes du soir, on voulait mourir! Nos cœurs, oppressés par l'angoisse de l'inconnu prochain, se fondaient plus étroitement dans ces ardeurs du ciel et de la terre."

Le paysage qui apparaît ici semble être celui de la tragédie.

Vogue a sans doute senti tout ce que la lumière de la Méditerranée peut avoir de tragique; peut-être aussi a-t-il recherché, dans le voyage et dans l'exotisme, à oublier cette blessure du déracinement qu'il ne pourra en fait exorciser que par l'étude et la littérature. L'image de la Côte d'Azur qui apparaît ici permet en fait de comprendre pourquoi Vogue a pu étudier chez Dostoïevski "la religion de la souffrance"; il trouvait peut-être ainsi un équilibre à sa propre angoisse.

Nous avons voulu montrer cet attrait paradoxal pour la côte varoise de celui que nous considérons comme l'ambassadeur du roman russe en France; en fait, comme c'est de soi que l'on parle le mieux, c'est lui-même que Vogue peint en peignant la Côte d'Azur, ayant ainsi poursuivi à travers le monde sa méditation sur soi-même, il a pu trouver, à travers la Russie et son roman, le fondement de son idéalisme néo-chrétien.

NOTES

(1) Eugène-Melchior de Vogue est né à Nice le 25 février 1848, comme l'atteste l'acte de naissance et de baptême, rédigé en italien, que nous avons trouvé aux Archives Départementales des Alpes-Maritimes ainsi qu'aux Archives du Diocèse de Nice. Sans doute, ses parents, qui sont bien domiciliés au château de Gourdon en Ardèche, passaient-ils à Nice la saison d'hiver. Le baptême à l'église Saint-Etienne laisse supposer que les Vogue habitaient le quartier des musiciens, qui était le lieu de séjour de nombreux hivernants et dont une partie appartenait alors à la paroisse Saint-Etienne.

(2) Dans une étude publiée dans L'Information Littéraire de mars-avril 1994, nous avons pu montrer tout ce que Jean d'Agrève doit au roman russe, et plus particulièrement à Tourgueniev.